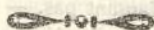


MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS. — L'ÂME DU VIOLON, par LOUIS LURINE (suite et fin). — L'ÉPREUVE POSTHUME, par MOLÉRI (1^{re} partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE — CAUSERIES.



MODES ET FASHIONS.

Nous devons reparler de la soirée de lundi et des manteaux qui figuraient pour la première fois à la réception impériale. C'était un événement, c'était une inquiétude pour toutes les femmes qui, trop jeunes encore, n'avaient pas vu ce costume, qui n'était plus en usage depuis la cour de Charles X. — Que faire de cette queue? Comment la porter? comment la laisser traîner? Comment ne pas s'y embarrasser en faisant les révérences d'étiquette? Heureusement il est certains problèmes que Cellarius peut résoudre, et l'on n'a pas manqué de le consulter dans cette grande occasion. Il y a par-dessus tout cet instinct naturel aux femmes, qui est leur guide le plus sûr quand il faut se tirer gracieusement d'une démarche embarrassante. Le fait est qu'on n'a eu aucune gaucherie à signaler lundi, et qu'il était pourtant assez imposant de traverser tout un salon dans lequel tous les yeux examinaient comment chacune se tirerait de cette course pour arriver au pied du trône, où l'on devait faire les deux révérences en s'entendant nommer à l'empereur et à l'impératrice, après quoi on allait sortir par l'autre extrémité de la salle. Nous devons dire qu'à l'entrée du salon impérial deux huissiers prenaient la queue de chaque dame, l'étendaient convenablement, et qu'un troisième, à la porte de sortie, la relevait et la lui posait sur le bras, ce qui aidait beaucoup à deux choses très-embarrassantes.

Voilà toutes ces queues dans les cartons pour longtemps, car on n'annonce que deux réceptions solennelles par année.

Nous en avons déjà cité quelques-unes, elles pâlis-

saient toutes devant l'éclat de celle de l'impératrice qui était un drap d'or parsemé de fleurs cerise en velours. Cette étoffe faisait partie de celles offertes par la ville de Lyon à Sa Majesté. — Un haut diadème en diamants ornait la coiffure. — Les colliers, les bracelets étincelaient de tous les feux des magnifiques diamants de la couronne.

La princesse d'Essling, grande maîtresse de l'impératrice, était toute en bleu.

La princesse Mathilde avait un manteau cerise bordé d'une très-haute broderie en or, ce qui était d'un éclat et d'une beauté remarquables. — Les beaux diamants s'épalaient là en profusion.

Les manteaux garnis de fleurs étaient les plus élégants et portés nécessairement par les plus jeunes; ces fleurs étaient presque toujours sur des manteaux blancs, et presque toujours l'étoffe était du taffetas. Même à la cour, on pense quelquefois raisonnablement en fait de toilette, et beaucoup ont pensé qu'un manteau qui a paru plusieurs fois n'est plus convenable, et que si l'on pouvait l'utiliser en en faisant une jupe de dessous, on se facilitait le changement; une queue de moire antique, par exemple, peut devenir une robe quand elle a fait son effet à la cour; car le même aunage entre dans l'une et dans l'autre.

Nous devons dire, comme avertissement à nos jeunes lectrices, que les manteaux brodés d'or avaient l'air assez antique, à moins que, comme sur celui de la princesse Mathilde, la bordure ne soit d'une largeur remarquable.

Chacun s'accorde à dire que le coup d'œil de cette soirée était un des plus brillants qu'on ait vus depuis longtemps.

N'oublions pas de signaler que les coiffures avec des plumes et des barbes tombantes étaient en grande majorité.

Si cette cérémonie était belle, le bal qui l'a suivie de trois jours était des plus élégants; c'était le premier de l'hiver, aussi toutes les toilettes étaient fraîches, et c'est ce qui contribue le plus à l'élégance d'une fête.

Le tulle, la blonde, les fleurs et le blanc y dominaient. On conçoit tout le parti que doit tirer le bon goût de madame Quillet de ces trois choses, qui peuvent prêter à tant de variétés, de même que huit notes de musique composent tant d'harmonies différentes.

Sur un dessous de taffetas blanc on voyait une jupe

sur laquelle était posé un grand volant rayé de rubans en travers; au-dessus de ce volant descendaient trois jupes bordées de blonde, rattachées par des amaryllis rose et blanc avec un très-grand feuillage; le corsage était fait à godet et garni de blonde; cette forme est charmante, elle est venue depuis les corsages Louis XV et la Vallière, et elle est une des plus distinguées; elle sied à toutes les tailles. Les manches de cette robe étaient ornées de fleurs assorties à celles de la jupe: ces fleurs venaient des ateliers de madame Tilman.

Une jeune femme portait une charmante toilette rose dont la fraîcheur allait merveilleusement à son teint de brune. Le premier volant (en prenant la jupe par le bas) était tout bouillonné; avec nœuds de ruban posés en rayures droites; au-dessus, un second volant bordé de quatre rangs de blonde de six à huit centimètres; le troisième volant, bouillonné comme le premier, seulement un peu moins haut, et un quatrième et dernier garni seulement de trois rangs de blonde. Ceci est une des plus jolies jupes qu'on puisse voir et qu'on ait vues dans toutes ces fêtes; en blanc, en bleu, elle serait toujours charmante.

Le corsage était à demi-draperie avec bouillonné blonde et nœuds. Les manches se composaient aussi de ces trois choses; elles se portent, nous l'avons déjà dit, un peu plus larges, ce qui leur donne plus de grâce que d'avoir l'air d'un petit ballon.

Une robe bleu-ciel avec volants d'angleterre posés sur des volants de tulle à bordure de feuillage d'argent; ces volants étaient rayés de rubans sur lesquels était broché ce même feuillage. Le corsage à godet, garni aussi de feuillage argenté, et orné d'un ruban prenant sur l'épaule et venant finir au pied du godet; une blonde d'argent bordait ce ruban, et un nœud de ruban qui faisait raies sur les volants ornait le bas du corsage et les manches. La coiffure était composée de trois rangs de feuillage d'argent passant derrière en cache-peigne sur les cheveux. Nous avons déjà dit qu'on coiffait principalement cette partie de la tête, soit avec les fleurs, soit avec des nœuds, et que les plumes mêmes se posaient tellement en arrière qu'elles ressemblaient à deux virgules au bas de la coiffure.

Une robe d'étoffe blanche mérite d'être citée. Elle était en moire antique du plus beau blanc. Le bas était garni d'un bouillonné qui avait à peu près quarante centimètres de haut. Un tablier tulle garni de blonde ornait le devant de la jupe; sur les côtés, un bouillonné sur lequel se voyaient quelques branches de feuilles vertes à graines d'or courant à travers ce feuillage. La coiffure était verte et or. Cette toilette était un peu lourde pour un bal sur une jeune femme, mais elle était si fraîche et si gracieusement faite, qu'elle a été une des plus remarquées.

Le jaune citron est charmant à la lumière et sied merveilleusement à une brune au teint clair, surtout faite ainsi: trois volants, sur chacun desquels sont

posés deux rangs de blonde alternés avec deux rangs de ruche de ruban. Le corsage est fait à berthe pointue devant et derrière, autrement dit la Vallière. Cette forme prête plus à y reproduire la garniture des volants. — La coiffure de cette toilette se composait de plumes posées derrière, et dans les bandeaux bouffants ressortaient de petites têtes de plumes, ce qui faisait à merveille et était très-seyant.

Nous avons remarqué quelques coiffures à boucles tombantes devant; mais elles étaient en une telle minorité, que nous ne pouvons dire que ce soit le retour de cette mode; les bandeaux et les cheveux demi-relevés vont bien mieux au genre de coiffure et à la manière actuelle dont on relève les cheveux.

Nous pourrions citer encore bon nombre de toilettes remarquables; il y en avait beaucoup dont l'arrangement est déjà connu, beaucoup qui, quoique fraîches, ne valent pas d'être racontées; puis beaucoup d'autres de personnes ne dansant pas. — Les robes d'étoffes étaient le partage de celles-là; mais quoiqu'elles fussent riches et belles et bien faites, nous en avons dit cent fois tout ce qu'il y a à en dire.

Nous répéterons seulement que comme la fureur des volants va plutôt en augmentant qu'en sens inverse, c'est le taffetas qui domine toujours; la différence consiste dans la manière de les garnir, et nous en avons remarqué de très-élégamment arrangés. — Les ruches de ruban, les franges de plumes, la blonde, voilà ce qui fait les plus jolies garnitures de volants, qui sont eux-mêmes une garniture.

Sous les costumes de bal, ce qui habille le mieux, ce qui fait le mieux valoir la taille, est sans contredit le corset sans goussets de madame Dumoulin; nous en avons parlé souvent, nous en parlons encore, parce que nous en voyons le bon effet.

Nous avons vu dans les magasins du Sablier de très-belles étoffes pour deuil, non-seulement pour le deuil sévère, mais pour demi-deuil. Le gris est de toute circonstance, et l'on est bien aise de savoir où l'on peut trouver en tous genres cette nuance simple et habillée à la fois.

Détails du Dessin.

Robe de tulle rose garnie de volants d'angleterre posés sur les volants de tulle, qui sont bordés d'une ruche de ruban de gaze rose. — Corsage à godet, un ruban prenant sur l'épaule et venant au bas de la taille finir par un nœud; il est bordé d'une angleterre. Trois rubans unis prennent de chaque côté à la ceinture et tombent jusqu'au premier volant. — Coiffure de plumes et bandeau de ruban traversant les bandeaux bouffants.

Costume de jeune personne. — Robe d'organdi très-clair à trois volants; dans l'ourlet de chaque volant

est passé un ruban bleu, sur cet ourlet doublé est posée une ruche de tulle illusion. — Corsage bouillonné et ruché. — Coiffure à bandeaux relevés, fleurs posées derrière sur les cheveux relevés.

L'ÂME DU VIOLON.

(SUITE ET FIN.)

» Colombille me protège. Elle a eu la bonté de me faire admettre en qualité de premier violon dans l'orchestre du théâtre Reggio. Je me trouve si bien payé de ma peine par le plaisir de l'entendre, que je n'ai rien voulu recevoir de l'impresario, et je ne lui demande pas même un remerciement. Ah ! mon ami, quel bonheur d'aimer une belle artiste, qui daigne parfois vous apercevoir du haut de la scène ! quel bonheur d'assister au spectacle qui l'illumine, au triomphe qui la couronne, à l'ivresse de cet auditoire qui l'adore ! quel orgueilleux bonheur pour moi de jouer un petit rôle dans ces grandes soirées, derrière un pupitre de l'orchestre, derrière un cahier de musique ! Je l'entends et la regarde chanter ; je peux la suivre des yeux, de l'oreille, du cœur ! je l'accompagne avec l'âme de mon violon, et je m'imagine que je chante moi-même avec elle !

» Oui, je suis bien heureux !... mais, si ce bonheur-là durait longtemps, je crois que j'en pourrais mourir de chagrin. »

IX.

Marcel m'écrivait encore quelques mois plus tard :

« Cher ami, je ne crains rien et je n'ai peur de personne ! Elle n'a que du dédain, une espèce de mépris joyeux pour le cuistre à la harpe, elle n'a que de l'amitié, une sorte d'affection fraternelle pour le comte Éric. Colombille n'aime que moi ; elle m'aime tant et si bien qu'elle m'adore !

» C'est un beau miracle que je viens de faire ; on ne reconnaît plus Colombille, parce qu'elle paraît ne vivre que pour moi seul ! Le public, un certain public, qui la voyait, qui la rencontrait partout, ne l'aperçoit plus qu'au théâtre, sur la scène. Elle a fermé sa loge ; elle a presque fermé son salon. Elle a congédié la plupart de ses gens, parce qu'ils faisaient trop de bruit dans nos silences. Elle est devenue modeste, simple, humble, pour ne point humilier ma pauvreté. Lorsqu'elle a chanté le soir au théâtre Reggio, elle ne rapporte au logis aucun bouquet, aucune couronne ; elle se contente de quelques violettes de Gènes que je lui offre après le spectacle dans la coulisse où je l'attends. Quand elle

a quitté son costume, elle glisse mes petites fleurs à la place qui leur plaît le mieux, tout près de son cœur, et c'est là que je les retrouve un peu plus tard ; mes violettes ne sont pas à plaindre : elles ne quittent le corps de Colombille que pour passer la nuit sous son oreiller.

» Comme je lui dois désormais le bonheur de toute ma vie, je fais de mon mieux pour plaire à Colombille, pour la rendre heureuse avec mon seul amour. L'orgueil, la vanité, l'égoïsme ne m'empêchent point de comprendre que mon amour a besoin d'être bien grand pour dominer une femme qui a toujours commandé à tout le monde. Entre nous, le passé de Colombille est un abîme, et je sens que je ne pourrai le combler qu'avec des trésors de dévouement et de passion.

» A force de vouloir charmer et séduire Colombille, j'arrive parfois très-naïvement jusqu'à la recherche et jusqu'à l'artifice de la coquetterie. Je songe à faire valoir à ses yeux, avec une certaine grâce apprêtée, des enfantillages qui peuvent étonner une femme chez un homme. Je trouve des mièvreries, des gentilleses, des mignardises, qui la flattent, sans doute, et qui l'attachent à moi peut-être. En pareil cas, elle ne manque jamais de me demander avec une joie mêlée de quelque surprise : « Tu m'aimes donc bien ? » Il semble que la naïveté de mon amour la surprenne, comme quelque chose de nouveau dans ses amours.

» Je suis d'avis qu'on n'aime point avec l'esprit ; mais je crois qu'on peut aimer avec esprit, et je m'efforce d'être spirituel jusque dans la passion. Je suis content lorsque j'ai réussi à donner une forme ingénieuse à une phrase de tendresse. Je me félicite lorsque j'ai prêté à mon amour heureux quelque bonne fortune de langage. J'aurais honte de parler les lieux communs de la galanterie. Je cherche bien souvent midi à quatorze heures pour trouver un mot à effet, qui ait l'air d'aimer spirituellement. Ma jalousie même, violente, horrible, insensée, ne s'oublie jamais jusqu'à la parole banale, jusqu'à la plainte vulgaire ; elle a des colères qui courent après l'esprit, des douleurs qui se croient forcées d'être spirituelles. Colombille me dit quelquefois en souriant à cet esprit qui l'adore : « Tu sais aimer ! »

» Certes ! je ne manque point de fermeté, de résolution, de courage et de force ; j'ai appris de bonne heure à lutter contre les intérêts et les affections de ce monde ; l'amitié des hommes et la galanterie des femmes n'ont jamais trouvé en moi pour les briser une espèce de roseau peint en fer ; eh bien ! voilà que j'éprouve un certain plaisir mêlé d'orgueil à m'affadir jusqu'à la niaiserie, à m'affaiblir jusqu'à la défaillance aux pieds de Colombille : je ne demande pas mieux que de m'abaisser, de m'humilier devant elle, et je me pardonne toujours ces humiliations en songeant aux ravissements qu'elles me donnent. Je ne m'effraye point d'une pareille lâcheté, qui a peut-être quelque puissance, une puissance trop dédaignée par les hommes amoureux : il n'est point

impossible d'enchanter une femme avec les tendres timidités de la faiblesse.

» Je dois avouer que ma faiblesse touche bien plus l'imagination que le cœur même de Colombille. Elle est charmée de mes attendrissements; elle n'en est pas attendrie. Elle me regarde chanceler dans le chagrin, dans la défiance, dans la passion, dans la jalousie, en ayant l'air de me remercier de tant d'amour et de tristesse. Elle applaudit à un spectacle qui ne s'adresse qu'à elle et qui lui fait plaisir. Si elle s'aperçoit que je pleure, elle se hâte d'essuyer mes yeux en souriant; mes pleurs ne lui donnent jamais l'envie de pleurer; je puis dire qu'elle ne sait verser que mes larmes.

» Il n'y a que mon violon, l'âme de mon violon, qui trouve le moyen d'attendrir son cœur. Quand il me paraît que Colombille, assise près de moi, s'absente de mon amour pour courir dans les mondes équivoques de sa mémoire, l'âme de mon violon s'en va la surprendre dans quelque chemin de traverse. Alors elle se repent de m'avoir quitté, de m'avoir trahi peut-être, en se souvenant; elle s'attriste, elle s'émeut, elle revient dans ma vie, dans mon amour et dans mes bras! Je me dis parfois, avec une secrète colère, en la voyant ainsi revenir de quelque affreux voyage dans le passé: C'est un cœur féroce que j'apprivoise!

» Le jour où l'âme de mon violon aura glissé sur ce cœur sans l'étonner et sans l'émouvoir, Colombille sera bien près de me tuer, de me dévorer.

» L'autre soir en accompagnant la voix de Colombille qui chantait dans la *Sonnambula*, je pensais à un pauvre musicien d'un petit théâtre de Paris que vous n'avez peut-être point oublié: c'était un malheureux, fort épris d'une jolie comédienne, qui l'avait aimé et qui l'avait trompé; chaque soir le musicien prenait sa place, bon gré, malgré, dans l'orchestre du théâtre, devant son pupitre, et il accompagnait d'une main tremblante, sur un violon qui était son gagne-pain, cette femme infidèle qu'il aimait encore!

» Le souvenir du malheur de cet homme m'a désolé: j'en ai tressailli, et l'âme de mon violon a brisé une corde de mon instrument avec un bruit plaintif qui a troublé les artistes de la scène. La douleur de ce musicien amoureux m'a navré; je me demande si, en me trompant, en m'abandonnant, Colombille me laisserait assez de force pour souffrir pendant une heure tous les supplices d'un pareil martyr! Que Dieu me garde!

X.

Marcel se trompait assurément: il devait tôt ou tard supporter un pareil supplice, plus d'une heure et plus d'un jour. Il y a pour l'amour heureux ou malheureux un tel besoin de souffrir et un tel charme dans la souffrance, que la force ne manque presque jamais au patient le plus désolé, le plus abattu, le plus faible. Il aime à se tourmenter lui-même, sans le savoir, et ce qu'il y a de volontaire dans ce tourment lui prête une puissance qui se renouvelle pour chaque douleur.

Il arriva qu'à la fin d'une triste soirée d'automne, Colombille se prit à voyager dans les mondes suspects de sa mémoire, comme nous le disait Marcel il y a un instant. Elle s'en alla si loin, d'étape en étape, de souvenir en souvenir, que Marcel désespéra de l'atteindre et de l'arrêter dans sa malheureuse course. Il lui demandait d'une voix émue:

— Où êtes-vous? où courez-vous?

Colombille, les yeux à demi fermés, les yeux voilés peut-être par la poussière du voyage, se contentait de lui répondre avec un signe de la main, avec un geste qui avait l'air de dire: — Je suis là-bas... là-bas... à l'autre bout du monde!

De temps en temps, Colombille, muette, presque immobile, s'avisait de sourire, et la jalousie de Marcel avait bien le droit d'imaginer qu'on souriait à quelque ombre, à quelque fantôme de la vie galante. Parfois aussi Colombille semblait écouter des voix mystérieuses qu'elle seule entendait; elle relevait la tête comme pour mieux entendre: à coup sûr on lui parlait, on lui soupirait à l'oreille, et la jalousie de Marcel avait bien le droit de soupçonner que des amours invisibles, revenus de *là-bas*, babillaient avec l'imagination de sa maîtresse.

Marcel disait à Colombille, avec une contrainte, une timidité, une discrétion que les jaloux ne trouvent que dans l'excès même de la colère et de la douleur:

— Amie, puis-je parler?... puis-je rester?... Sommes-nous seuls?...

Colombille ne répondait point; apparemment il y avait du monde autour d'elle: les revenants babillaient encore...

Une ou deux fois elle se leva pour s'accouder à la croisée: en regardant, les yeux fermés, elle voyait peut-être revenir les absents; elle apercevait peut-être les amours disparus qui passaient encore sous sa fenêtre.

Quand elle revint à sa place, elle dit à Marcel:

— Vous êtes pâle, vous êtes blême, vous êtes vert. Je devine que vous vous ennuyez déjà près de moi!

L'ennui tuait Colombille: elle en mourait depuis deux heures; mais il lui semblait habile sans doute de reprocher à son malheureux ami de s'ennuyer auprès d'elle.

Marcel voulut appeler à son aide une douce influence qui lui avait déjà réussi: il espéra que l'âme de son violon ramènerait encore le cœur de sa maîtresse. Il essaya d'emprunter à cette âme, qui aimait si bien en chantant, une de ces mélodies pleureuses dont les larmes avaient réveillé plus d'une fois, en sursaut, l'imagination galante de Colombille. Marcel prit son instrument. L'âme du violon se mit à chanter, à pleurer, à supplier, à aimer; elle ne fit entendre que des mots, des soupirs et des notes qui adoraient; elle parla le langage désespéré de la passion et de la jalousie; elle poussa des cris charmants et affreux; elle tâcha de se glisser, par toutes sortes de tendresses et de

caresses, dans la conscience infidèle d'une femme; elle improvisa des variations désolantes, sur les rôles les plus tendres, les plus passionnés de la chanteuse; elle épuisa le répertoire des plaintes, des gémissements et des sanglots de l'amour malheureux. Mais cette musique, ce langage, cette éloquence, cette prière, ce désir, cette douleur, cette désolation, passèrent sur le cœur endormi de Colombille sans le remuer, sans le réveiller; ce misérable cœur n'eut pas un seul battement pour applaudir à toutes ces belles mélodies du chagrin.

Colombille s'était réfugiée, ensevelie dans les plis et les replis du passé, comme dans un linceul qui l'empêchait de prendre garde au présent: ce soir-là, elle était morte pour Marcel.

XI.

Marcel ne devait être désormais pour Colombille que le premier violon du théâtre Reggio de Turin.

Ce supplice qui l'avait tant ému, tant effrayé autrefois, dans l'infortune d'un pauvre musicien de Paris, Marcel allait le connaître et le sentir tout entier. Le voilà bientôt comme cet amant d'une petite actrice infidèle, obligé d'accepter un rôle dans une comédie horrible, regardant chaque soir passer sur la scène une réalité adorable qui n'est plus pour lui que l'ombre d'un bonheur adoré, accompagnant la voix amoureuse d'une artiste qui ne lui dira plus un seul mot d'amour, s'attachant de loin à cette belle robe qui s'agite sur un théâtre, à ce beau linceul qui lui jette la cendre d'une passion!

Marcel commença par prendre son malheur en espérance, une espérance qui lui donnait quelque joie; il se trouvait encore bien heureux, tristement heureux, d'avoir le droit de regarder et d'entendre Colombille quand elle chantait pour le public. En la voyant, il espérait sans doute ce qu'il désirait, ce qu'il avait perdu. Il se disait naïvement, avec l'orgueil de la plupart des amours trahis: — On ne cesse point d'aimer du jour au lendemain; on n'oublie pas en une minute les folies que l'on a faites et les folies que l'on a inspirées; on ne renonce pas tout de suite à ce que la passion a de plus séduisant et de plus affreux; l'infidélité peut se laisser gagner et séduire par un caprice de mémoire, par un rêve, par une idée, par un secret désir de plaire encore au cœur fidèle qu'elle a trompé; oui, oui, Colombille me reviendra!

Colombille ne se hâta pas de revenir à l'amour par le chemin de la galanterie; Colombille avait mieux à faire que de recommencer la lecture d'un roman qui avait fini par l'ennuyer: elle avait besoin de lire quelque livre nouveau, un livre vulgaire, mal écrit, grossier peut-être, mais un livre qui pouvait ressembler à une nouveauté, pour le style et pour le sentiment; elle comptait sur des détails imprévus. Marcel cessa d'espérer; il cessa d'attendre le retour d'un cœur en

voyage, et il se jeta dans un tombeau, dans le regret, un soir qu'il avait trop regardé Colombille.

La grande et malheureuse faiblesse de Marcel, ce fut de se souvenir; il avait une mémoire impitoyable: il se rappelait tout ce qu'il avait reçu, tout ce qui lui avait paru bon et beau. En se souvenant ainsi, il regrettait; en regrettant, il aimait plus que jamais, et il ne pouvait point se résoudre à perdre ce que l'on avait fait semblant de lui donner pour toujours. Bien des hommes amoureux, spirituels, ardents et faibles, ont passé par cette épouvantable maladie de la mémoire.

Marcel personnifiait, avec un courage et une tristesse déplorables, tout ce qu'il y a de terrible et de périlleux dans le regret de la passion. Il croyait impossible de remplacer une imagination et un corps infidèles; il désespérait de retrouver jamais, dans une créature humaine ce qu'il avait aimé dans Colombille. A ses yeux, la femme était tout entière dans une seule femme; le jour où cette femme échappait aux caresses de son amant, Marcel n'avait plus rien à faire dans ce monde: le monde était vide! Il n'y a que le regret qui fasse les grandes passions, les cœurs lâches et les amours vraiment malheureux.

XII.

Lorsque Colombille chantait au théâtre, la jalousie glissait un chagrin nouveau dans les regrets de Marcel. Assis à sa place habituelle, devant un pupitre, son violon à la main, il regrettait le bonheur perdu en songeant qu'un autre homme sans doute l'avait trouvé; il croyait voir cet homme dans chaque spectateur qui s'avisait de sourire à la chanteuse, qui l'applaudissait avec un certain enthousiasme, qui lui jetait des fleurs avec une certaine prétention. Marcel accompagnait le chant de Colombille, les yeux fixés tour à tour sur la scène et sur la salle, épiant à la fois les regards de l'artiste et les regards du public, interrogeant les visages, étudiant les gestes, analysant les impressions de l'auditoire, se défiant de tout, jaloux de tout le monde, et croyant surprendre çà et là pendant toute la soirée des gens heureux qui devaient être les amants de Colombille!

On peut dire que chaque soir la secrète pensée, la secrète colère de Marcel assassinait plus d'un spectateur; il n'aurait pas mieux demandé que de tuer Colombille, et il l'aurait lui-même enterrée très-volontiers. Chaque coup d'archet de Marcel était un coup de poignard. En pareil cas, le musicien ne s'inquiétait guère de la musique; par bonheur, l'âme du violon continuait toute seule à faire son devoir: elle chantait juste!

Eh bien! telle était la tendresse, telle était la défaillance de Marcel, que souvent, après avoir tué Colombille au fond de sa pensée, au fond de sa haine, il la ressuscitait dans son amour, dans son enthousiasme, pour l'applaudir et l'admirer publiquement. Marcel

avait horreur des bouquets et des couronnes qu'il voyait tomber chaque soir sur la scène, autour de la célèbre chanteuse; mais, d'ordinaire, à la fin de la représentation, quand on rappelait cette belle artiste pour la couvrir de fleurs, il prenait dans sa boîte à violon un petit bouquet de violettes, et il le jetait sur le théâtre aux pieds de Colombille!

Après le spectacle, Marcel se cachait dans la pénombre d'une ruelle qui faisait face à la porte d'entrée des artistes: il attendait Colombille, et il la voyait monter en voiture, il suivait cette voiture bien longtemps, des yeux d'abord, et puis de l'oreille, et puis de tout son cœur. Il faisait courir son imagination derrière cette voiture pour accompagner Colombille jusqu'au seuil d'une jolie maison de la *Contrada Nova*. L'imagination de Marcel se hasardait au delà du seuil de ce bien-heureux logis: elle refermait discrètement la porte qu'on avait laissée ouverte; elle montait sans faire de bruit; elle se glissait dans un appartement dont elle connaissait toutes les chambres, tous les secrets, tous les réduits; elle arrivait ainsi jusqu'aux genoux de Colombille, et l'imagination disait au cœur de Marcel que Colombille semblait enchantée d'une pareille visite, enchantée de tant d'amour, de mystère et d'audace!

Un soir, après avoir suivi Colombille, après l'avoir accompagnée, après l'avoir visitée de cette façon, en imaginant des choses impossibles, en rêvant debout au milieu de la rue, Marcel s'avisait de lui écrire qu'il n'avait plus qu'à se jeter sous les pieds de ses chevaux! Il faut rendre justice à Colombille; elle répondit tout de suite à Marcel ce mot charitable, bien digne d'une belle âme: «Soyez tranquille; j'ordonnerai à mon cocher de prendre garde.»

De tous les rôles de Colombille, c'était celui de Desdemone, dans l'*Otello* de Rossini, qui plaisait le mieux à l'amour malheureux de Marcel. Il se faisait sans doute quelque terrible illusion au dénouement de ce drame: il voyait encore la tragédienne dans le personnage qu'elle représentait; il se sentait heureux de l'entendre expirer sous la main du More; il se disait peut-être que s'il ne tuait pas lui-même Colombille, un autre amant, un autre jaloux pourrait bien avoir le courage et le bonheur de la tuer. Cette douce espérance le consolait jusqu'au lendemain. Il est juste de tout dire: à chaque représentation d'*Otello*, l'accompagnateur de Colombille, pour la romance du *Saule*, était précisément le grotesque et affreux harpiste que vous savez; cette aggravation du supplice de la jalousie était une circonstance atténuante en faveur de Marcel, lorsqu'il prenait tant de plaisir à la mort tragique de Desdemone.

XIII.

Depuis qu'il avait perdu, parmi les fantômes de la galanterie, ce qu'il voulait bien appeler l'amour de Colombille, Marcel assistait aux spectacles du théâtre

Reggio avec une solennelle tristesse: il y faisait son état de musicien avec une mélancolie qui n'avait pas même le sourire de certaines douleurs amoureuses. D'ordinaire, les mélancoliques espèrent quelque chose, et ils sourient encore; comme il n'avait plus d'espérance, Marcel ne souriait à rien ni à personne.

Un soir, Marcel, qui semblait toujours pleurer en secret, au dedans, se prit à rire dans l'orchestre, en regardant Colombille qui chantait. Il se prit à rire tout bas, tout doucement, pour lui seul; il se parlait, il babillait, en riant, et l'on eût dit qu'il se racontait à lui-même les histoires les plus divertissantes du monde. Marcel, qui riait, fit rire tous ses camarades, tous ses amis du théâtre. On le crut un instant guéri de sa faiblesse, de son regret, de sa sottise. Un spirituel gentilhomme que nous connaissons, le comte Eric, le complimentait de ce retour de gaieté, après avoir bien souvent raillé sa grande douleur.

Le lendemain et les jours suivants, Marcel riait encore; il continuait à rire et à babiller pendant tout le spectacle. Il ne s'inquiétait ni de la scène ni de la salle; il levait rarement les yeux pour regarder Colombille; il n'était jaloux d'aucun spectateur, et il ne songeait seulement pas à jeter sur le théâtre, aux pieds de la chanteuse, son petit bouquet de violettes. Il avait une si bonne envie de rire, pour son amusement particulier, qu'il riait en jouant du violon, en accompagnant les chanteurs, aux passages les plus sérieux, les plus dramatiques et les plus difficiles.

On finit par croire que Marcel devenait un peu trop gai pour un homme si triste; Colombille pensa qu'il s'enivrait peut-être pour s'étourdir, et Colombille avait raison. Oui, c'était de l'ivresse, l'ivresse de la douleur, et Marcel chancelait déjà dans un accès de folie joyeuse, le verre à la main, un verre invisible que le regret ne cessait pas de vider et d'emplir, un verre où l'amour malheureux buvait, en riant, tout le fiel et toute la lie d'une mauvaise passion!

Marcel s'enivra si souvent dans ce verre ou dans ce calice, il s'enivra si gaiement avec le vin de la peine, qu'un jour, après avoir chanté un admirable solo de tendresse en faisant pleurer l'âme de son violon, il partit d'un éclat de rire qui épouvanta la salle tout entière: Marcel était fou! il était devenu fou en riant, et la folie faisait ce qu'avait fait Colombille: elle riait de la souffrance de cet homme qui avait tant aimé à souffrir!

A son premier pas dans une maison d'aliénés, aux portes de la ville, Marcel demanda son violon. Il n'avait plus rien qui parlât dans son esprit, dans sa mémoire; il n'avait plus rien dans son intelligence qui lui fît entendre la voix du monde, le bruit de la vie; mais, au fond de son cœur, sans doute, l'âme du violon chantait encore.

Singulière folie! Marcel déraisonnait sur toute chose; il avait tout oublié; il ne reconnaissait personne; il avait perdu la conscience de lui-même; les sentiments

et les idées s'en étaient allés pêle-mêle par les blessures de son cerveau; on devinait qu'il ne lui restait pas une seule goutte du sang mystérieux de la vie intellectuelle. Eh bien! je ne sais quelle prodigieuse puissance rendait parfois à ce fou la raison, l'intelligence, l'esprit, tout le sang échappé naguère de son cerveau brisé: dès qu'il touchait à son violon, Marcel était un homme raisonnable; dès qu'il touchait à ces quatre misérables cordes d'un instrument que l'archet faisait tressaillir, Marcel tressaillait à son tour, et il recommençait à penser, à se souvenir et à vivre! il débitait les choses les plus sensées, les plus justes, les plus vraies, les plus ravissantes, en musique! Ce fou jouait tout son ancien répertoire, à la façon d'un grand artiste; ce fou improvisait des chefs-d'œuvre, par-dessus le marché, sans une seule note de folie! L'âme de son violon lui était restée fidèle: cette bonne âme faisait de son mieux pour lui garder, après la mort de l'esprit, une espèce d'immortalité du cœur.

Il y a ça et là, dans l'ombre, dans le silence, plus d'un malheureux à peu près fou, plus d'une imagination malade, dont le mal ressemble à cette étrange folie de Marcel. Dans les insensés dont je parle, l'intelligence est endormie; l'âme veille encore. Ils sont peut-être morts par l'esprit; il leur arrive souvent de vivre par le cœur. Ils ne comprennent plus rien aux intérêts du monde qui les a blessés; ils ont perdu la mémoire de leurs désirs et de leurs passions; mais, quelquefois, dans leur abîme, dans leur folie, ils entendent et ils reconnaissent l'âme du violon, qui chante près d'eux: c'est la voix, c'est l'écho, c'est la plainte du sentiment, de la croyance et de la tendresse, — et tant que dure cette belle chanson, cette belle mélodie, on dirait qu'ils reviennent à la raison et au bonheur. N'est-ce point là un grand miracle? Ils ont oublié, en devenant fous, tout ce qu'ils ont souffert, tout ce qui a fait leur folie, et ils ne se retrouvent un instant raisonnables et heureux que parce qu'ils s'en souviennent!

XIV.

Le comte Eric me raconta lui-même, à Turin, la fin de cette histoire. Il m'annonça le singulier mariage de Colombille: Colombille venait d'épouser l'huître harpiste que vous connaissez. Les nouveaux mariés passaient la moitié de leur temps à jouer aux cartes, en tête-à-tête; ils étudiaient ensemble des mélodies nouvelles, que le racleur avait composées avec beaucoup d'airs connus; le dimanche, ils s'en allaient dîner en partie fine, dans une gargote, hors barrière; ils se grisèrent avec du vin sucré, les jours de grande fête!

LOUIS LURINE.



L'ÉPREUVE POSTHUME.

M. Dubourg, un des plus riches négociants de Paris, avait deux filles également aimables et jolies, quoique d'une humeur et d'une beauté différentes. L'aînée, âgée de vingt ans, s'appelait Hélène; sa chevelure était blonde; de longs cils couvraient à demi ses grands yeux bleus; elle avait le regard, la parole, le geste empreints d'une langueur qui n'était pas sans charme. Vive, au contraire, était la cadette, petite brune piquante, ayant nom Zoé, comptant à peine seize ans, chez qui l'enjouement et la gaieté n'excluaient point les douces qualités du cœur. Veuf depuis plusieurs années, M. Dubourg avait reporté sur ses filles, qui le lui rendaient avec usure, tout l'amour qu'il avait eu pour la mère; c'était un heureux père entre deux enfants gâtés. Un quatrième personnage complétait la famille; celui-ci était un grand garçon de vingt-trois ans, d'une figure agréable, d'un caractère élevé, généreux; il se nommait Anatole Barthez; il était à la fois neveu et principal commis de M. Dubourg.

Ce n'était pas sans avoir passé par de nombreuses vicissitudes que M. Dubourg avait atteint ce degré de prospérité qui mettait sa maison au rang des premières et des plus solides de la capitale. Les événements politiques avaient plus d'une fois, en ébranlant le crédit public, porté au sien de graves atteintes. En 1848, il avait été bien près de succomber; ce fut un ami d'enfance qui le sauva, un camarade de collège presque oublié. Cet ami, nommé Maubray, après avoir terminé ses études, avait été se faire planteur à Cayenne. Rappelé à Paris par la mort d'un parent dont il avait à recueillir la succession, il venait d'y renouer connaissance avec Dubourg, lorsque celui-ci se trouva sous le coup du désarroi commercial qui menaçait d'engloutir sa fortune, son crédit et son honneur. Maubray avait réalisé des capitaux considérables; il n'hésita pas à les consacrer au rétablissement des affaires de son ancien camarade. On comprend qu'un pareil procédé dut resserrer étroitement la liaison des deux amis.

Lorsque Maubray repartit pour Cayenne, Dubourg lui dit:

— Je suis ton obligé, et quoi que je puisse faire pour m'acquitter envers toi, jamais je ne cesserai de l'être.

— Si tu veux me donner une preuve de ton amitié, répondit Maubray, qu'il ne soit jamais question entre nous de service rendu ni de reconnaissance. Nous sommes deux amis, deux frères entre qui tout doit être commun; cette amitié, cette fraternité, si tu le veux, Dubourg, si ton cœur répond au mien, nous la ferons survivre à nous-mêmes par l'union de nos deux familles. J'ai laissé à Cayenne un fils qui aura bientôt dix-huit ans, ta fille Hélène en a quatorze...

— Je te comprends, Maubray, et pour que tu ne puisses plus douter de l'accord qui règne entre mon cœur et le tien, je te jure dès aujourd'hui que ma fille Hélène n'aura jamais d'autre époux que ton fils Edmond.

Ainsi fut arrêté par une mutuelle et solennelle promesse le mariage d'Edmond Maubray et d'Hélène Dubourg.

Cinq années se sont écoulées depuis le départ de Maubray. Nous retrouvons, un matin, autour d'une petite table, et occupés à prendre le thé, M. Dubourg entre ses deux filles, ayant vis-à-vis de lui son neveu Anatole. M. Dubourg achevait, au milieu d'un profond silence, la lecture d'une lettre dont le contenu ne paraissait pas avoir porté la joie dans l'âme de ses trois auditeurs. Hélène avait le regard baissé sur son assiette; Zoé agitait ses doigts sur la table avec une sorte d'impatience; Anatole mordait de temps à autre la moustache noire qui ombrageait sa lèvre supérieure.

— Quel heureux jour pour moi ! s'écria Dubourg ; je vais enfin acquitter la dette de l'amitié ; car c'est un triple trésor, mon Hélène, que le fils de Maubray va trouver en toi ; je te donne à ton fiancé, riche en beauté, riche en vertus, riche en fortune... Mais qu'as-tu donc ? Je ne remarque point sur tes traits cette joie que j'y voudrais voir briller.

— Il ne faut pas que cela t'étonne, père, dit Zoé, qui s'empessa de répondre pour Hélène ; cette lettre nous annonce la prochaine arrivée d'un fiancé que nous n'avons jamais vu, dont nous ne connaissons ni la figure ni le cœur...

— Mais qui est le fils de l'homme à qui vous devez votre brillante position, à qui votre père doit la conservation de son honneur.

— Tu as raison, mon bon père, dit Hélène, je devrais me montrer heureuse et fière d'acquitter la dette de ta reconnaissance ; pardonne-moi, je ferai en sorte que tu n'aies plus de reproches à m'adresser.

Anatole eut un tressaillement à ces paroles de sa cousine ; mais Hélène le regarda d'un air si suppliant qu'il se contint et garda le silence.

— Ainsi, te voilà prévenue, mon enfant, reprit Dubourg ; Edmond va se présenter ici d'un moment à l'autre, puisque le navire qui l'amène a dû suivre de vingt-quatre heures celui qui nous a apporté la lettre de son père. De quelle manière s'y présentera-t-il ? Voilà le point sur lequel mon vieil ami tient mon esprit dans une étrange perplexité : « Mon fils, écrit-il, a des idées quelque peu originales, et si je donne à certaines paroles qui lui sont échappées une juste interprétation, je ne serais point du tout surpris qu'il vous préparât pour son arrivée quelque scène renouvelée de *Jean de Paris* ou de *l'Habitant de la Guadeloupe*... » Ma foi, mes bons amis, habitant de la Guadeloupe ou Jean de Paris, qu'il se présente comme il voudra, il n'en sera pas moins toujours le bienvenu.

M. Dubourg allait se lever de table, lorsqu'un domestique annonça M. Duplan.

— Je ne connais personne de ce nom ; c'est égal, faites entrer.

Le domestique introduisit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dont la contenance lugubre et passablement embarrassée laissait entrevoir cependant de beaux traits et des manières distinguées.

Après les premières politesses, l'étranger se mit en devoir d'expliquer le motif de sa visite. Ce ne fut pas sans avoir employé d'abord toutes les circonlocutions qui d'ordinaire précèdent un triste récit.

— Je suis, dit-il, un ami de la famille Maubray...

M. Dubourg fit un mouvement, et adressa à ses filles un regard qui semblait dire : Nous y voilà !

— Appelé à Paris par mes affaires, poursuivit l'étranger, je m'embarquai sur le navire qui devait vous amener Edmond. Je dois vous dire que depuis longtemps déjà ce malheureux ami semblait avoir pris le monde en dégoût et en haine ; il s'était persuadé que le cœur de l'homme, toujours ouvert aux mauvaises passions, n'avait plus de place pour les sentiments nobles et généreux. Toute affection lui paraissait menteuse ; toute belle action n'était pour lui que le résultat d'un calcul. Cette humeur mélancolique, dégénérée en maladie, avait fini par l'isoler de tous ceux qui l'aimaient. J'étais le seul peut-être dont il consentit à supporter la société ; encore devais-je bannir avec soin de nos entretiens ces expressions affectueuses qui viennent se placer si naturellement sur les lèvres d'un ami. Je ne sais quelle fut sur son esprit l'influence du voyage, mais dès les premiers jours de la traversée il devint sombre, taciturne ; il évitait l'approche et jusqu'aux regards des autres passagers ; je l'ai vu même rester des journées entières sans m'adresser une parole. Un soir pourtant il se montra plus communicatif : il me parla longuement du projet arrêté entre son père et vous, monsieur ; il me témoigna les craintes les plus vives de ne pouvoir faire le bonheur de mademoiselle votre fille ; enfin il me serra la main comme il ne l'avait point fait depuis des années, et il alla se renfermer dans sa chambre. Le lendemain on le trouva sans mouvement sur son lit : le pauvre Edmond avait mis fin par le poison à une existence qu'il ne lui était plus possible de supporter.

L'étranger cessa de parler ; mais ses regards surpris cherchèrent en vain quelque signe d'une vive émotion sur le visage des personnes auxquelles venait de s'adresser son récit.

— Pas mal imaginé, pensa M. Dubourg ; vous jouez parfaitement la comédie, monsieur mon gendre.

Peut-être Hélène et Anatole regrettaient-ils intérieurement que le récit de l'étranger ne fût qu'une fiction ; il faut convenir toutefois que le caractère dont on leur avait fait l'esquisse eût été pour un pareil sentiment une circonstance très-atténuante.

Quant à Zoé, son regard allait de son cousin à l'é-

tranger, et l'expression de sa physionomie pouvait se traduire ainsi :

— Vraiment, sans l'amour d'Hélène et d'Anatole, je ne trouverais pas que ma sœur fût bien à plaindre.

L'étranger se disait à lui-même :

— Voilà une douleur qui ne creusera point sur ces fronts-là des sillons trop profonds.

Cette scène muette commençait à devenir pour tous passablement embarrassante ; l'étranger se leva.

— Que faites-vous ? s'écria M. Dubourg, vous n'allez point nous quitter, je suppose. En qualité d'ami de celui qui devait être mon gendre, car vous m'avez dit que vous étiez son ami...

— Le seul qu'il ait voulu conserver.

— Vous ne pouvez refuser l'hospitalité que je vous offre. Point d'objections, monsieur... votre nom est déjà sorti de ma mémoire : monsieur?...

— Duplan.

— Duplan... oui... c'est, en effet, le nom que vous m'avez dit. Eh bien ! c'est convenu, vous êtes notre hôte, monsieur Duplan !

L'étranger ne put s'empêcher de remarquer l'affectation singulière que mettait M. Dubourg à prononcer ce nom, et le sourire un peu railleur dont il l'accompagnait.

— Votre proposition, monsieur, me pénètre de reconnaissance : mais je n'aurai point l'indiscrétion de l'accepter.

M. Dubourg sonna ; un domestique parut.

— Allez sur-le-champ chercher le bagage de monsieur à l'hôtel qu'il va vous indiquer.

— Mais je vous proteste...

— Et moi je vous déclare que je ne vous laisserai point sortir ; il ferait beau voir que monsieur... Duplan eût un autre domicile que ma maison ! J'entends que vous demeuriez chez moi et que vous y soyez traité comme si vous étiez Edmond lui-même.

Toutes les résistances de l'étranger furent inutiles ; M. Dubourg, toujours souriant et intercalant dans chaque phrase un « monsieur Duplan » des mieux accentués, l'installa dans l'appartement destiné au fils de son ami Maubray.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Duplan, — conservons-lui ce nom, — se vit entouré des soins les plus affectueux, des prévenances les plus délicates. Cependant, au milieu de cet empressement général à lui être agréable, il ne se sentait pas à l'aise ; le sourire de M. Dubourg et sa manière de dire : « Monsieur Duplan ! » commençaient à lui agacer les nerfs ; il ne comprenait rien aux chuchotements d'Hélène et de Zoé ; il supportait impatiemment le regard acharné d'Anatole, qui semblait se livrer à une étude approfondie de ses traits, de ses manières et de son costume ; mais ce qui lui paraissait choquant par-dessus tout, c'était de n'entendre sortir de la bouche de personne, au sujet d'Edmond, ni un regret ni même

une de ces phrases banales que commande en pareil cas la plus stricte bienséance.

Enfin, un soir qu'il se trouvait seul avec M. Dubourg, celui-ci, prenant un air moitié riant, moitié pincé, lui dit :

— Eh bien ! mon cher monsieur Duplan, êtes-vous satisfait du résultat de vos observations ?

— De quelles observations voulez-vous parler, monsieur Dubourg ?

— Ma foi, vous devez, vous qui les faites, le savoir beaucoup mieux que moi, qui ne fais que les supposer.

— Je vous jure que vos paroles sont pour moi autant d'énigmes.

— Bon ! bon ! il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; vous jugez sans doute que l'épreuve est insuffisante ; si j'étais susceptible, je pourrais trouver, moi, qu'elle est un peu prolongée. Allons, monsieur Duplan, mettons fin à une comédie que vous reconnaissez d'ailleurs parfaitement inutile, si vous aviez du monde une plus longue expérience : il suffit d'un instant pour s'apercevoir qu'une femme est jolie ; s'il fallait étudier son cœur, toute la vie n'y suffirait point.

— Mais je vous proteste, monsieur, que j'ignore absolument de quelle épreuve, de quelle comédie vous entendez parler.

— Oh ! par exemple, ceci est trop fort ! Je ne veux certes point me fâcher... l'amitié, la reconnaissance m'imposeraient d'ailleurs l'obligation de me modérer. A votre aise, donc, monsieur Duplan ; tenez-vous tant qu'il vous plaira dans un rôle que vous jouez du reste très-habilement, je le reconnais ; je me bornerai à la satisfaction de vous dire que toutes vos feintes sont superflues, que j'ai été prévenu, que je sais tout.

Et, s'apercevant que l'aigreur de ses paroles ne tarderait point à accuser plus d'impatience et de dépit qu'il n'en voulait laisser paraître, M. Dubourg se hâta de s'éloigner.

Duplan resta interdit, et se grattant le front comme quelqu'un qui cherche la solution d'un problème :

Il a été prévenu ; il sait tout... Que sait-il ? de quoi a-t-il été prévenu ?

Tel fut, pendant une partie de la nuit, le thème sur lequel s'exercèrent ses réflexions.

Le lendemain, comme il était descendu de bonne heure dans le jardin, le neveu de M. Dubourg l'aperçut et s'empressa d'aller à lui.

— Monsieur, je ne suis partisan ni de l'ambiguïté ni de la diplomatie ; en toutes choses, j'aime la ligne droite.

— Monsieur, je déclare avec plaisir que, sous ce rapport, mes idées sont en parfaite harmonie avec les vôtres.

— Je saisis donc cette occasion de vous donner une explication franche de ma conduite.

— Je ne vois pas que votre conduite, en ce qui me

concerne, ait le moins du monde besoin d'être expliquée.

— Pardon ! vous n'êtes pas sans avoir remarqué de mon côté une certaine réserve que sembleraient devoir exclure notre âge et notre position respective dans cette maison.

— Je reconnais que, depuis mon arrivée, vous avez été avec moi très-sobre de paroles.

— Cependant je ne suis pas, je ne peux pas être votre ennemi.

— Monsieur...

— Ma parenté avec M. Dubourg me le défend... mais je suis encore moins votre ami.

— Vous êtes tout à fait libre d'avoir à mon égard les sentiments qu'il vous plaira.

— Eh ! non, cela n'est point ; car je serais heureux de pouvoir dire que je vous déteste, et la reconnaissance est là qui m'arrête, et, s'il m'arrive de penser que l'amitié d'un homme tel que vous serait chose désirable, un autre sentiment s'élève aussitôt en moi, qui retient ma main prête à serrer la vôtre.

Duplan commençait à mettre en doute l'intégrité des facultés mentales d'Anatole ; celui-ci reprit :

— Vous me regardez avec étonnement ; vous paraissez ne pas comprendre...

— J'avoue que mon intelligence est en défaut.

— Eh bien ! d'un mot je vous expliquerai tout : je l'aime !

— Vous l'aimez... qui donc ?

— Oh ! monsieur, une pareille question !... quand mieux que personne !... Oui, je l'aime, et c'est un amour qui date de l'enfance ; cet amour, son père l'ignore ; je connaissais ses obligations ; j'ai dû me taire, je me suis tu : cet amour sera donc sacrifié, et, pour qu'il ne vous porte point ombrage, je m'éloignerai de ma famille, je quitterai Paris. Mais, si je renonce à posséder celle qui m'est chère, je n'abdique point, monsieur, la sainte mission de veiller sur sa destinée ; songez-y bien, vous lui devez au moins la somme de bonheur que j'aurais voulu lui donner : vous devez être pour elle ce que j'aurais été, et, si vous manquez à ce devoir, c'est envers moi que vous en serez responsable.

— Mais, encore une fois, permettez...

— J'ai dit ce que j'avais à vous dire ; tout autre discours serait superflu.

— Cependant j'ai, ce me semble, le droit d'exiger...

— Que je vous explique pourquoi je vous parle ainsi, à vous qui ne vous êtes pas encore déclaré ? Rien de plus simple ; un avis préalable a rendu vos déguisements inutiles : je sais tout.

Anatole salua froidement et s'éloigna.

— Encore un ! fit Duplan. Ah çà ! que diable peuvent-ils donc savoir ?

Au détour d'une allée, il rencontra Hélène. Elle marchait lentement, la tête baissée. A en juger par sa physionomie, ses pensées devaient être d'une nature

assez triste. Elle tressaillit à la vue de Duplan, et fit un mouvement pour prendre une autre direction. Mais elle se ravisa, répondit au salut du jeune homme et lui permit de retourner sur ses pas pour l'accompagner jusqu'à la maison. Évidemment elle désirait avoir un entretien avec lui ; cependant elle ne se pressa point de rompre le silence ; elle semblait chercher et ne pas trouver le moyen d'entrer en matière ; ils étaient arrivés au seuil de la porte du salon, qu'elle n'avait pas encore prononcé une parole. Tout à coup elle s'arrêta, elle fixa sur Duplan un regard plein d'une douce résignation, et, quoique le tremblement de sa voix trahît l'émotion d'une lutte intérieure, elle lui dit sans hésitation :

— Je suis trop franche, monsieur, pour vous laisser croire à des sentiments qui ne sont point dans mon cœur ; mais je puis, avec la même sincérité, vous assurer que j'ai la ferme résolution de faire à mon devoir tous les sacrifices, et que vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir confié votre honneur au mien. Vous pouvez donc vous dispenser de prolonger une épreuve qui finirait par blesser de justes susceptibilités, et qui d'ailleurs n'aurait d'autre résultat que de vous confirmer mes paroles, sans vous rien apprendre de plus.

MOLÉRI.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Les *Papillotes* de M. Benoît, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Barbier et Carré, musique de M. Reber. — THÉÂTRE-LYRIQUE : *Élisabeth*, drame lyrique en trois actes de MM. Leuven et Brunswick.

Jeunes filles qui méprisez les déclarations des amoureux, gardez-vous, le matin, en vous coiffant, de laisser tomber vos papillotes dans la rue ; un pauvre amant peut les ramasser en passant et reconnaître dans l'une d'elles l'épître brûlante qu'il vous adressait la veille. Il y a de quoi en devenir fou, comme bien des gens dont le nom ne me revient pas à la mémoire, ou philosophe comme ce bon M. Benoît. Du jour où il se vit passé à l'état de papillote, M. Benoît renonça à l'amour et s'adonna exclusivement à la musique, on peut même dire qu'il devint d'une assez jolie force sur le violon.

Figurez-vous l'étonnement que dut éprouver le bon Benoît lorsqu'il reçut à bout portant une déclaration de la jeune et belle Suzanne ; chaste est inutile à ajouter. Benoît ne veut pas croire à son bonheur : le fantôme de sa première papillote lui apparaît : il pense

que la jeune fille veut se moquer de lui. — Mais, non, je vous assure, lui répète Suzanne, je vous aime tout de bon et je prétends vous épouser!

Épouser un quinquagénaire!... est-ce possible dans un opéra-comique? Non, non, mille fois non. Aussi, rassurez-vous; il y a un petit amoureux sous jeu, un petit amoureux bien gentil, bien aimable, et qu'on ne peut pas épouser parce qu'on le prend pour un frère, et qu'on épousera parce qu'il n'est qu'un amoureux. MM. Barbier et Carré, qui s'y entendent, ont arrangé tout cela de la façon la plus intéressante et la plus spirituelle du monde. Allez-y voir, et vous serez content.

Sur ce gracieux poème, M. Reber a écrit une musique naïve, fière, spirituelle, avec une pointe de sensibilité rétrospective qui est loin d'être sans charme. Sainte-Foy joue le rôle du bonhomme Benoît avec la finesse comique et le naturel qu'on lui connaît. Couderc s'est montré chanteur habile et comédien chaleureux; quant à madame Miolan-Carvalho, elle a trouvé, comme succès, un pendant à son rôle des *Noces de Jeannette*.

On ne rend pas assez justice, de nos jours, aux romans de madame Cottin; — les librettistes et les quinquagénaires dans l'embarras parviennent à en tirer facilement des sujets de pièces et des sujets de pendules.

Nombre de fois nous avons déjà vu Malek-Adel, soit sur la scène, soit sur des cheminées, et toujours avec un nouveau plaisir.

Élisabeth est un roman moins turc, mais beaucoup plus vertueux: — on n'y trouve pas le moindre enlèvement ni à pied ni à cheval. — Voilà trente ans que le roman d'*Élisabeth* est donné en prix dans les pensionnats de demoiselles; c'est vous dire que la mère pourra sans danger conduire sa fille au Théâtre-Lyrique pour y voir jouer la pièce de MM. Brunswick et Leuven.

Naguère M. de Pixérécourt a tiré un mélodrame du roman de madame Cottin, et les anciens habitants du boulevard du Temple se rappellent encore la queue formidable qui se formait devant le théâtre de la Gaîté à l'époque où l'on jouait les *Exilés de Sibérie*.

Hier, les spectateurs du Théâtre-Lyrique n'ont pas été moins attendris que les assistants au dévouement filial de la jeune *Élisabeth*, dévouement qui lui fait entreprendre un pèlerinage de trois cents lieux à travers la neige pour tirer son père de la Sibérie.

Je ne pense pas avoir besoin de vous raconter les divers épisodes de ce voyage; MM. Brunswick et Leuven savent trop ce que l'on doit d'égards à la mémoire de madame Cottin pour avoir apporté aucune modification à son roman, qu'elle se plaisait même à qualifier d'*historique*.

La musique d'*Élisabeth* est de Donizetti, et on y retrouve la plupart des brillantes qualités du maître illustre auquel nous devons *Lucie* et la *Favorite*.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS: les *Oiseaux de la rue*, scènes populaires en quatre tableaux, de MM. Delacour et Lambert Thiboust.

On ne voit au théâtre que des Auvergnats vertueux venant déposer honnêtement chez le commissaire de police tout ce qu'ils ont trouvé dans la rue: bourses pleines d'or, boucles de bretelles, ou manuscrits de tragédie.

J'ai l'intention d'écrire une pièce dans laquelle je romprai avec toutes les traditions: je crois qu'il y a un très-grand succès à obtenir à l'Ambigu avec un mélodrame intitulé *François, ou l'Auvergnat indélicat*. Ce François serait gérant d'une société en commandite, et il exploiterait ses actionnaires tout comme s'il était né à Paris dans le quartier de la Bourse, — dans ses moments perdus il ferait même la tabatière et le mouchoir.

Mais laissons de côté ces rêves qui ne s'accompliront peut-être jamais, et revenons à la pièce nouvelle du théâtre des Variétés.

Au lever du rideau, nous entendons gazouiller tous les oiseaux de la rue, leur ramage ressemble à leur plumage, c'est-à-dire qu'il n'est pas plus séduisant:

Vieux habits! — Marchand d'parapluies! — A la fraîche, qui veut boire! — Ferrailles et verres cassés! — V'là le plaisir! — J'en oublie et des pires.

Au milieu de cette foule, je vous recommande le petit minois de mademoiselle Mariette, marchande de pommes à un sou le tas et fille de l'honnête Michel le porteur d'eau.

Michel est triste, attendu qu'il ne sait comment payer une lettre de change qu'il a eu la faiblesse de signer.

André, le fils à Michel, a trouvé un portefeuille, et rien ne lui serait plus facile que d'empêcher son père d'aller en prison; mais, après une lutte dans laquelle la nature a le dessous, André, plutôt que de disposer d'une somme qui ne lui appartient pas, se décide à la jeter par la fenêtre.

Vous me dites que mieux aurait valu que ce vertueux André fit la remise de ce portefeuille à la préfecture de police, au bureau des *épaves*; mais, que voulez-vous! on ne réfléchit pas toujours à ce qu'on fait quand on est Auvergnat et en colère; — car c'est en se querellant avec une espèce de filou nommé Coquelet que le jeune André commet cette étourderie, tranchons le mot, cette bêtise.

Cette fois le portefeuille est trouvé par un marchand de coco, et comme cet homme n'est pas du Puy-de-Dôme, il le garde, ce qui nous prouve une fois de plus que tous les Parisiens sont complètement privés de délicatesse.

Heureusement que la Providence se charge de punir immédiatement le marchand de coco. A peine a-t-il des billets de banque en sa possession, qu'il devient triste.

et qu'il perd l'appétit, pis que cela ! il n'a même plus soif.

Effroyable supplice pour un Parisien qui s'appelle Picton ; — car tel est le nom de cet homme, qui naguère était le plus altéré de tous les marchands de coco.

Bourrelé de remords et aussi pressé de questions, l'indélicat Picton finit par avouer à André qu'il a le portefeuille, et cette fois l'argent est restitué à M. Durand.

Mais, pour Dieu ! qu'une autre fois M. Durand ait plus de soin, car je ne lui promets pas qu'il aura toujours la chance de se voir rapporter ses billets de banque.

Ah ! j'oubliais de vous dire que Mariette épouse M. Prosper et que le père Michel ne va pas à Clichy, hôtel où l'on donne une hospitalité écossaise, mais désagréable à tous les jeunes fils de famille et à tous les vieux Auvergnats qui ont l'imprudence de signer des lettres de change.

Bien que trop vertueuse, la pièce nouvelle des Variétés n'en est pas moins amusante : Leclerc, Charles Pérey, Kopp et Lassagne ont fort plaisamment reproduit la physionomie des principaux oiseaux des rues de Paris.

LOUIS HUART.

GAUSERIES.

* Trop heureux les Parisiens s'ils apprécient leur bonheur, — d'ici à quelques mois ils connaîtront le plaisir de la chasse au faucon.

Au printemps prochain les faucons remplaceront les ballons, on en verra voltiger au-dessus de l'Hippodrome, car c'est là qu'auront lieu ces chasses renouvelées du moyen âge.

Des professeurs expérimentés et venus d'Afrique, seul endroit de la terre où l'on ait conservé les traditions de la haute vénerie, sont occupés à instruire dix élèves qui feront leur début le 1^{er} mai, dans une représentation solennelle, qui ne pourra manquer d'attirer à l'Hippodrome tout ce que Paris compte d'amateurs d'émotions violentes.

Car, il ne faut pas vous faire d'illusions à cet égard, le faucon est impitoyable, et dès qu'un lièvre lui tombe sous la patte et sous le bec, il lui donne immédiatement le coup du lapin.

Les gens lettrés et tant soit peu versés dans l'histoire naturelle ancienne savent tous que c'est un faucon qui a tué le moineau de Lesbie, — mais, pour rendre ce trépas plus intéressant encore, on fit courir le bruit à Rome que ce moineau était mort d'amour : on a déjà écrit sur ce sujet non moins faux que sentimental huit

dramas ou tragédies, et jamais il n'y est question de faucon.

C'est ainsi que l'on trompe les populations !

Vous vous imaginiez peut-être que le faucon ne chassait que les pigeons, les perdreaux et les moineaux, c'est une erreur ; — le faucon chasse tout, on en a vu s'attaquer à des renards, à des loups et même à des ours.

Seulement quand il a affaire à un gibier pareil, le faucon n'essaie plus de l'enlever dans ses serres, il se contente de lui crever les yeux, ce qui dénote une très-grande malice.

L'administration de l'Hippodrome a l'habitude d'en agir trop largement en toutes choses pour se contenter de faire chasser des lapins par ses faucons. Je suis certain que différents convois d'animaux féroces sont en route et ne tarderont pas à arriver à la barrière de l'Étoile.

Seulement, comme des ours ne se remplacent pas du jour au lendemain, et comme d'un autre côté on ne peut pas en avoir cinq cents en magasin, je conseille au directeur de l'Hippodrome de faire porter des lunettes à ses animaux pour éviter que les faucons ne leur crevent véritablement les yeux ; — lorsqu'on joue la comédie, il n'est pas nécessaire de pousser la réalité aussi loin.

Il suffirait que l'ours, après une lutte de quelques instants, feignit d'être aveuglé et se retirât dans la coulisse en ayant l'air de chercher son chemin en tâtonnant avec un bâton.

Avec huit ou dix répétitions un ours tant soit peu intelligent doit arriver à jouer parfaitement cette scène, — et tous les ours ont naturellement des moyens, puisqu'il n'est pas rare d'en rencontrer qui sont très-forts sur la polka, une des danses les plus difficiles à exécuter après la gavotte.

On a organisé il y a cinq ou six ans des chasses à la François 1^{er} dans le parc de Rambouillet, cette spéculation n'a pas obtenu un succès colossal, parce que l'on ne chassait qu'un cerf tellement âgé qu'il ne pouvait pas parvenir à suivre les chiens, mais il y aurait une fortune à faire en organisant dans le bois de Boulogne des chasses au faucon.

Il va sans dire que le costume à la François 1^{er} serait également de rigueur pour tous les chasseurs.

LOUIS HUART.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays ; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.